

VOYAGE POUR
LA MÉMOIRE

Des dérives liberticides d'hier aux
actions citoyennes d'aujourd'hui

Photo de l'entrée du site de Holzmarkt, prise en septembre 2020

Street art & initiatives citoyennes insolites à Berlin

Les Territoires de la Mémoire asbl, 2021
Boulevard de la Sauvenière 33-35
4000 Liège
accueil@territoires-memoire.be
www.territoires-memoire.be

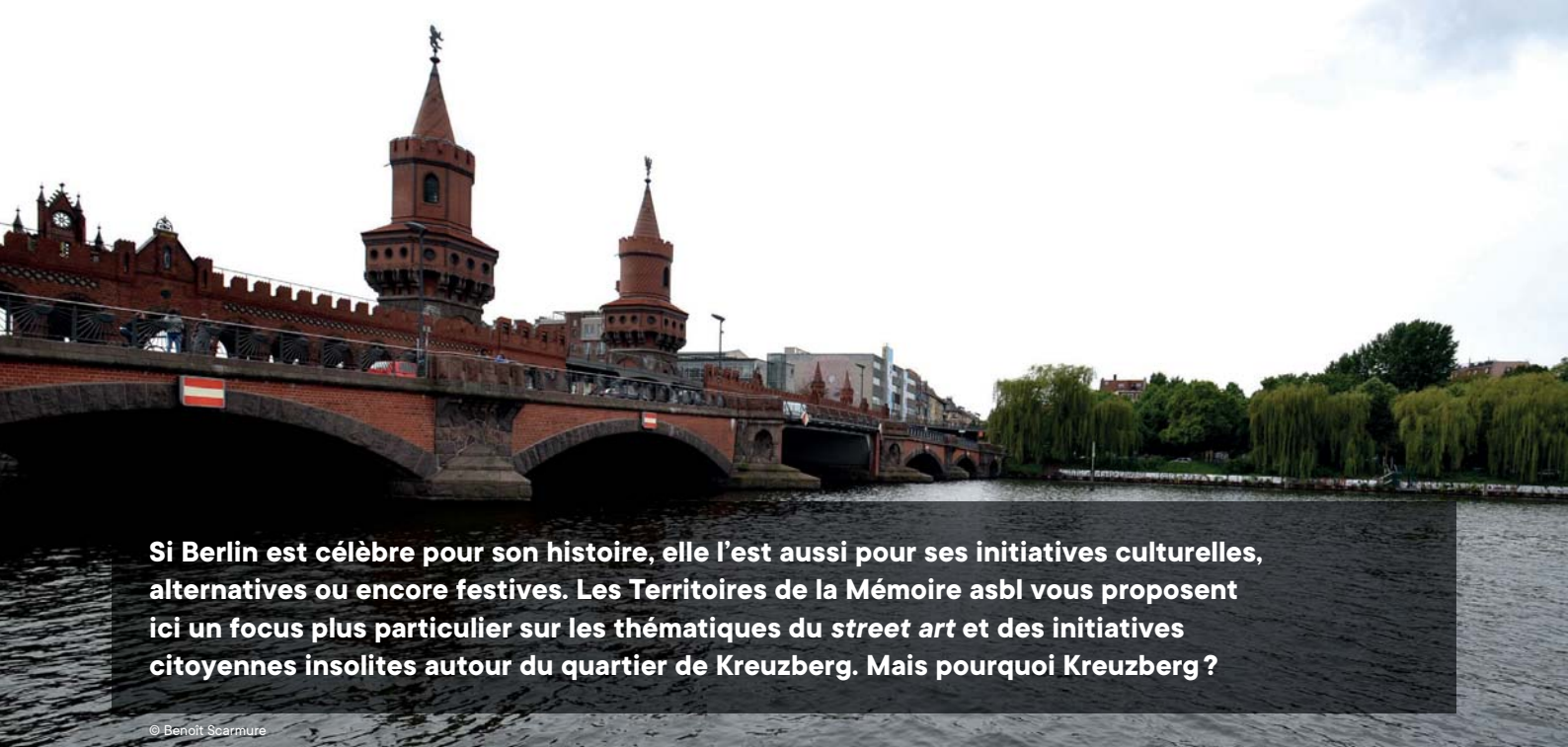
Coordination éditoriale : Julien Paulus
Auteurs : Cédric Boonen et Julie Mignolet
Éditeur responsable : Jérôme Jamin, *président*
Dépôt légal : D/2021/9464/5

Retrouvez les dossiers thématiques des Territoires de la Mémoire asbl
sur www.territoires-memoire.be

Street art

& initiatives citoyennes insolites à Berlin

Introduction	4
Street art	6
Initiatives citoyennes insolites	10



Si Berlin est célèbre pour son histoire, elle l'est aussi pour ses initiatives culturelles, alternatives ou encore festives. Les Territoires de la Mémoire asbl vous proposent ici un focus plus particulier sur les thématiques du street art et des initiatives citoyennes insolites autour du quartier de Kreuzberg. Mais pourquoi Kreuzberg ?

© Benoît Scarmure

Avant la chute du mur de Berlin, Kreuzberg était un quartier peu attractif. Enclavée par le mur et éloignée du centre de Berlin-Ouest, sa population s'y trouvait fort isolée. Le coût de la vie n'y étant pas trop élevé, le quartier a séduit différents artistes, étudiants et étudiants ou encore pacifistes, venus de l'Ouest ou de l'étranger. L'immigration turque y a amené de nouvelles habitantes et habitants durant les années 1960 et 1970¹. Peu prisé mais diversifié et ouvert, le quartier accueille ensuite des personnes immigrées, homosexuelles ou encore des représentantes et représentants du mouvement punk. C'est donc sans surprise que l'on constate que Kreuzberg n'a pas attendu la chute du mur pour s'exprimer culturellement et politiquement.

Dès les premières ébauches de la réunification, Berlin devient un chantier à ciel ouvert. D'un point de vue urbanistique, un no man's land apparaît le long de l'ancienne frontière. D'un point de vue socio-politique, ce sont les instances publiques, les industries, les partis politiques et bien d'autres structures qui sont passés au crible de la réunification. Les deux blocs se rencontrent mais les différences politico-socio-économiques entre les citoyennes et citoyens des deux anciens États ne faciliteront pas la réunification du pays. Aujourd'hui encore, certaines différences subsistent.

Au début des années 1990, diverses idéologies se confrontent à Berlin, parfois à même la rue et dans la violence. Parmi ces mouvements sont présents des groupes néo-nazis, des nostalgiques de la RDA, des militantes et militants des droits humains, des anarchistes et bien d'autres encore. Ces regroupements voient notamment le jour en réaction aux années de chape dictatoriale imposées par la RDA et aux difficultés de la réunification. Dans le cas de Kreuzberg, cet aspect des choses renforce l'engagement humaniste, ainsi que la dimension multiculturelle. C'est donc un quartier créatif, vivant, militant et de plus en plus à la mode qui se retrouve proche du centre des deux Berlin réunifiés.



¹ Le 30 octobre 1961 est signé un accord entre Bonn (RFA) et Ankara (Turquie), à l'initiative d'Ankara et visant à faciliter la migration de travailleurs turcs, principalement des hommes non mariés sélectionnés initialement pour des rotations de deux ans. Le choc pétrolier de 1973 mettra fin à cet accord.



© Benoît Scarmure



Depuis les années 1990, de nombreuses personnes sont venues s'y installer, disposant de meilleurs revenus que la population locale, et originaires parfois d'autres pays que l'Allemagne. Ces dix dernières années, les loyers ont doublé et de gros projets immobiliers, tel que « Media Spree² », ont vu le jour, menaçant les logements les plus abordables et les lieux hébergeant des initiatives culturelles et des associations. Aux engagements d'antan s'ajoute donc aujourd'hui un engagement contre la gentrification du quartier et pour la préservation de ses initiatives citoyennes et culturelles.

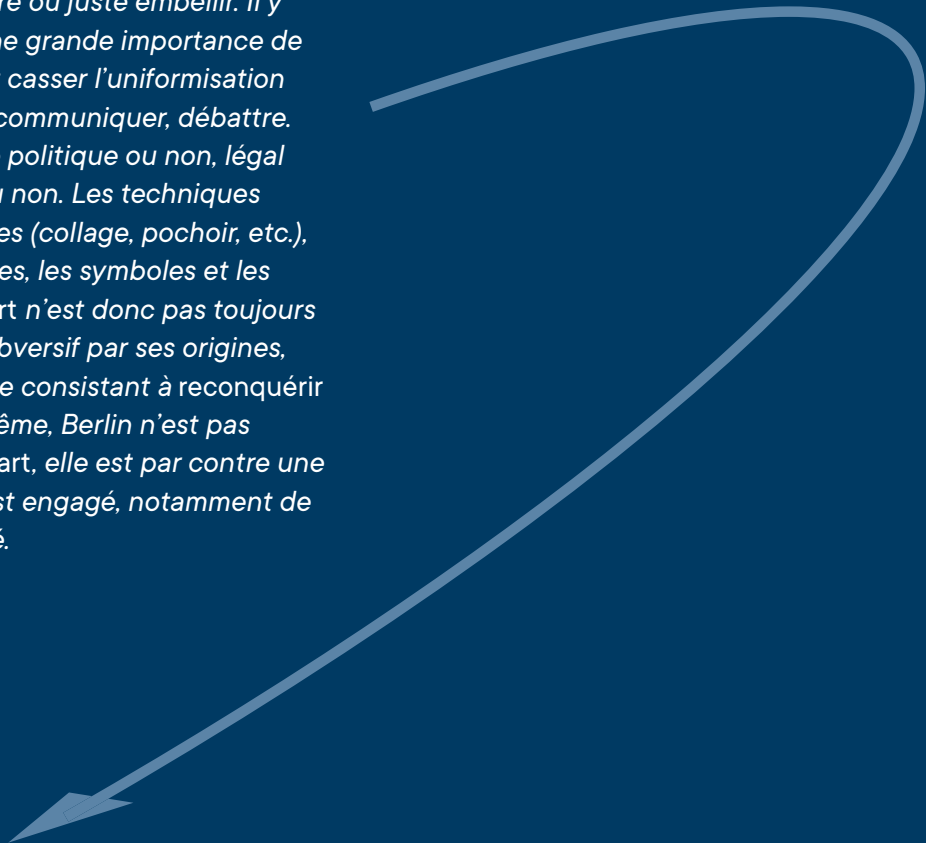
Si Kreuzberg aujourd'hui n'est plus le laboratoire alternatif qu'il a pu être par le passé, il n'en reste pas moins intéressant de s'y promener pour observer les traces d'engagement citoyen, avec, comme toujours, les droits humains et la créativité nécessaire pour les défendre à l'esprit et au cœur.

² Voir chapitre « initiatives citoyennes insolites.

Street art

Tout d'abord, le graffiti est à distinguer du street art. Le graffiti est né de la prohibition dans les années 1920 où les gangs marquaient ainsi leurs territoires. Souvent considéré comme une pollution visuelle et urbaine, le graffiti est remis au goût du jour dans les années 1970 par le milieu alors contre-culturel du hip-hop, qui le pratiquait sur des rames de métro et autres lieux illégalement accessibles. Le graffiti consiste encore aujourd'hui à écrire son nom, illégalement.

Le street art recouvre tout le reste, des gigantesques fresques aux petites œuvres 3D. Il se rapproche du mouvement muraliste d'Amérique latine, qui lui préexistait. C'est un art éphémère, un art pour tous, sorti des galeries. À l'origine, des artistes anonymes ont voulu reconquérir l'espace public pour critiquer, interpeler, rire ou juste embellir. Il y a dans le street art une grande importance de l'espace dont on veut casser l'uniformisation pour s'en réemparer, communiquer, débattre. Le message peut être politique ou non, légal ou non, esthétique ou non. Les techniques employées sont variées (collage, pochoir, etc.), de même que les codes, les symboles et les matériaux. Le street art n'est donc pas toujours engagé, mais il est subversif par ses origines, par sa nature première consistant à reconquérir l'espace public. De même, Berlin n'est pas LA capitale du street art, elle est par contre une ville où le street art est engagé, notamment de par l'histoire de la cité.



Quelques exemples de *street art* visibles à Kreuzberg

Stolpersteine ①

En regardant le sol devant le numéro 77 de l'Adalbertstraße, vous trouverez trois pavés de la mémoire ou *Stolpersteine* en allemand, soit des « pierres qui font trébucher », semblables à celles représentées ci-contre (celles-ci provenant du quartier Mitte). Gunter Demnig, l'artiste qui a créé et posé les premiers, a commencé illégalement en 1995 à Cologne et dans le quartier de Kreuzberg à Berlin. La ville de Berlin a apprécié et a invité l'artiste à en poser dans ses rues. Vous en trouverez aujourd'hui dans de nombreuses villes (Bruxelles, Charleroi, Liège, etc.) où vivaient des personnes déportées (des personnes juives mais aussi des personnes résistantes, homosexuelles, etc.). D'autres villes, comme Munich, ont en revanche refusé la démarche à cause de la symbolique qu'implique le fait de « piétiner » ces pavés, installés dans l'espace public.



Fresque Visage d'OBEY ②, ③ et ④

Ces contours d'un visage sont une fresque de l'Américain Shepard Fairey, alias OBEY. Illustrateur de formation, OBEY a réalisé divers travaux fort célèbres, dont le portrait *Hope* de Barack Obama. Au-dessus de ce visage, vous devriez apercevoir un *tictoy*, une réalisation 3D illégale sous forme de jouet animé. La ville les a fait retirer car ils sont considérés comme dangereux en raison du risque de chute. Il est donc possible que cet art éphémère ait depuis lors disparu, de même que le collage d'OBEY.

Fresque Astronaut Cosmonaut de ASH2 (2007) ⑤

Célèbre fresque de *street art* berlinois, le cosmonaute de ASH2 a été réalisé au rouleau et à l'éponge. Selon certains, l'œuvre est une référence à *Space Oddity* de David Bowie, chanson qui fait elle-même référence à la Guerre froide. Le tracé avait été originellement pensé pour que l'ombre d'un drapeau installé sur un immeuble voisin se pose, les jours de soleil, entre l'index et le pouce de la main droite du cosmonaute.

Le *crew* des Berlin Kids est également présent sur ce pan de mur, via un graffiti en symboles rouge et bleu, exécutés en rappel le long du mur. Des messages pacifiques accompagnent parfois les réalisations de ce collectif. Leurs « rivaux » pour la conquête des murs de Berlin agissent sous le label international IUP. C'est parmi ces derniers qu'œuvre celui ou celle qui, comme on peut le voir, n'a pas eu la complète maîtrise de son extincteur.

Fresque Leviathan de BLU (2007) ⑥

L'italien BLU, célèbre pour ses fresques engagées, nous présente ici un bonhomme au regard aveugle, fait de bonshommes rose foncé, qui s'apprête à en avaler un autre rose plus clair. La fresque a été réalisée en 2007 et est nommée *Leviathan* ou encore plus simplement *Pink Man*. Elle est généralement présentée comme une critique du fascisme et de la société de consommation.

Fresque de ROA (2011) ⑦

La fresque est une commande de la galerie Skalitzers (aujourd'hui fermée). ROA a interrompu son exécution le temps d'une fête... d'autres ont profité de son échafaudage. On observe notamment les symboles rouges et bleus des Berlin Kids. La fresque représente des animaux pris dans des fils, que certains décrivent comme électriques, et accrochés tels un butin de chasse. Les interprétations sont nombreuses, une d'entre elles évoque la dénonciation de la gentrification, soit la difficulté des habitantes et habitants du quartier face à la hausse des loyers.

Fresque publicitaire (janvier 2020) ⑧ (septembre 2020) ⑨

Sur un mur aveugle le long de l'Adalbertstraße se succèdent des fresques à caractère commercial. Lors de notre passage en septembre 2020, Netflix était alors à l'honneur.

Si le *street art* était à l'origine illégal et non lucratif, l'esthétisme de certaines œuvres a séduit des acquéreurs, des pouvoirs locaux souhaitant embellir leurs rues mais également des publicitaires à la recherche de nouveaux moyens de promouvoir leurs produits, comme c'est le cas ici.

Fresque du quartier Kotti ou Kottbusser Tor ⑩

Cette grande fresque colorée prend le pouls du quartier *Kotti*, abrégé de Kottbusser Tor. À travers les nombreux personnages et les signes qu'ils arborent, la diversité et les luttes du quartier y sont représentées; parmi celles-ci, le slogan « Wir bleiben alle », autrement dit « Nous restons toutes et tous ». La ville de Berlin, et ce quartier en particulier, connaît depuis 1989 une hausse des loyers considérable, due à l'attrait pour cet ancien cul-de-sac jadis enclavé contre le mur et devenu aujourd'hui un presque centre-ville. Des habitantes et habitants nouveaux, disposant de plus hauts revenus, cherchent à s'y installer, entraînant ainsi un phénomène de gentrification auquel le quartier *Kotti* s'oppose.





Initiatives citoyennes insolites

Dans le cas de Berlin, un certain nombre d'initiatives citoyennes et culturelles actuelles ont d'abord vu le jour sous forme de squat.

« Squatter », c'est occuper illégalement un lieu et s'y installer, sans payer de loyer au propriétaire. Certains squats sont porteurs de revendications, par exemple d'une opposition à la destruction d'un bâtiment ou d'une zone de nature protégée. En Belgique ils sont alors appelés ZAD pour « zones à défendre » et sont souvent porteurs d'expériences de vie alternatives, comme l'habitat léger par exemple. D'autres naissent d'une volonté d'expérimentation alternative : les squatteuses et squatteurs s'emparent d'un lieu pour mener un projet à bien, qu'il soit social, culturel, festif ou autre. D'autres squats proviennent d'un besoin de logement. Pour ces personnes, la notion de choix s'effrite. Le plus souvent, ces diverses motivations s'entremêlent et composent des squats aux formes et aux buts variés, qui vont du lieu d'habitation à des structures très politisées et très organisées.

Les squats se développent massivement à Berlin, début des années 1990, quand les jeunes de l'Ouest, notamment, viennent explorer l'autre côté du mur. La police de la RDA est en démantèlement et les terrains du no man's land, l'ancien emplacement du mur, n'ont pas encore été revendus à des investisseurs immobiliers par une ville de Berlin en manque de fonds. À cette époque, des centaines de squats, bars de plages et initiatives culturelles ou festives voient le jour. La ville a légalisé la majorité de ceux que l'on voit encore aujourd'hui en Hausprojekt, une forme d'association avec un but social ou culturel qui bénéficie d'un contrat de location minime envers la ville. Les squateurs « illégaux » ont pour la plupart été expulsés par les nouvelles et nouveaux propriétaires des lieux, à qui la ville a vendu de nombreux terrains.

La pandémie de Covid va certainement également influencer le paysage berlinois dans les années à venir, de nombreuses structures étant, au moment où nous écrivons ces lignes fin 2021, en difficulté financière à la suite des confinements.

Quelques exemples d'initiatives citoyennes insolites à Kreuzberg

Cabane pour le droit au logement ①

Cette hutte illégale a été construite en 2016 par le collectif citoyen *Kotti und Co* qui a pris de la place dans les discussions politiques sur la thématique du logement dans le quartier de *Kottbusser Tor*, qui fait partie de Kreuzberg. Dans cette cabane, on trouve de l'aide et de l'information sur la thématique du logement.

La ville de Berlin connaît, depuis la chute du mur, une hausse considérable des loyers. C'est le phénomène de gentrification déjà évoqué. Kreuzberg est probablement un des quartiers les plus touchés au vu de son attractivité et de sa proximité avec l'actuel centre de Berlin. Par exemple, Google voulait y implanter son campus, ce à quoi les habitantes et habitants se sont opposés, anticipant une hausse des loyers qui seraient devenus insupportables pour les habitantes et habitants de toujours, qui n'ont pas des salaires équivalents à ce que propose Google. Grâce à cette mobilisation, Google a abandonné ce projet.

Club SO36 ②

Le SO36 – SO pour Sud-Est et 36 pour le code du quartier de Kreuzberg – est un club né en 1978; historiquement engagé contre le mur de Berlin, il est aujourd'hui devenu emblématique. De nombreux concerts punk et new wave y ont eu lieu : David Bowie y a notamment joué et élu résidence du temps où le mur n'était pas encore tombé. Le club est aujourd'hui engagé contre l'homophobie et dans la lutte contre les drogues, qui sévissent toujours dans le sud de l'*Oranienstraße*. Il s'est également opposé au projet *Media Spree*. *Media Spree* est un ensemble de projets immobiliers qui menacent d'expulser nombre d'initiatives culturelles présentes en bord du fleuve Spree et d'aggraver ainsi le phénomène de gentrification dans les environs.

YAAM : Young African Art Market ③ et ④

Comme beaucoup d'autres squats transformés en *Hausprojekt*, le YAAM est né de l'opportunité qu'offraient les terrains vagues du *No Man's Land* à la chute du mur. Il a dû déménager plus de six fois depuis sa création en 1994, ce qui a donné lieu à des pétitions et des manifestations pour défendre son existence. Le lieu fait office de bar, de marché d'art, d'atelier de *street art*, de réparateur de vélo, d'échoppe de *street food*, de scène de concerts, etc. Certaines activités sont payantes, d'autres pas. C'est avant tout un lieu d'intégration pour les migrantes et migrants originaires d'Afrique. Plus de 70 personnes employées et bénévoles y gravitent.

Le YAAM perd aujourd'hui une partie de sa terrasse à cause de l'effondrement des berges de la Spree et est, comme beaucoup de lieux culturels et festifs de Berlin ou d'ailleurs, inquiet financièrement face à la crise du Covid.

Cabane dans l'arbre près du mur ⑤

Ce terrain vague était, à l'époque du mur de Berlin, un morceau de terrain appartenant à l'Est resté à l'Ouest conséquemment à la construction du mur. Un habitant turc de l'Ouest, Osman Kalin, est venu y faire son jardin, ce qui a été repris par la propagande de la RDA comme l'exemple d'un « capitaliste n'arrivant pas à se nourrir ». L'histoire a fini avec une tolérance envers cette occupation illégale. Monsieur Kalin est aujourd'hui décédé mais son fils prend soin de la cabane et donne un éclairage pédagogique et historique à cet héritage atypique.



Holzmarkt ⑥ et ⑦

Dans les années 1990, ce lieu était un terrain vague. Après la chute du mur, face à l'impossibilité de retrouver les propriétaires de certaines zones de *no man's land*, le terrain est revenu à la mairie et n'a pas été acheté. En 2005, un squat s'y est installé. Celui-ci a vu énormément de fêtes extravagantes et drogues-*friendly*, auxquelles la ville met le holà en 2010 en imposant la fermeture de ce qu'on appelait alors le *Bar 25*. La manifestation, à Berlin, n'est pas en contradiction avec la festivité : elle peut s'accompagner de différentes activités culturelles, musicales, etc. Il n'est pas rare que la revendication se pare d'un aspect plus festif. Le *Bar 25* était déjà à l'époque en opposition au projet *Media Spree*. Le lieu s'est déplacé et a muté plusieurs fois pour finalement devenir Holzmarkt (2017), de retour à l'emplacement originel.

Dans ce village urbain, on trouve : garderie, café, marchand de glaces, boulangerie, pâtisserie, resto, bar de plage, salle de spectacles, coworking, salles pour associations, bars, etc. Liant le festif, le culturel et le social, le site est une réponse à la gentrification de Berlin par son ouverture à chacune et à chacun. Il propose de nouvelles façons de vivre et de travailler, c'est un lieu créatif, en mouvement perpétuel, et qui est souvent déficitaire, d'où les banderoles demandant de l'aide ou faisant la promotion des activités. Le slogan *Sexy nur mit uns* (Sexy seulement avec nous) y fait référence, en évoquant les propos d'un ancien maire berlinois, Klaus Wowereit, qui a décrit la ville en 2003 comme « pauvre mais sexy ». Sexy donc, mais seulement avec des lieux tels que Holzmarkt !

Le Köpi ⑧

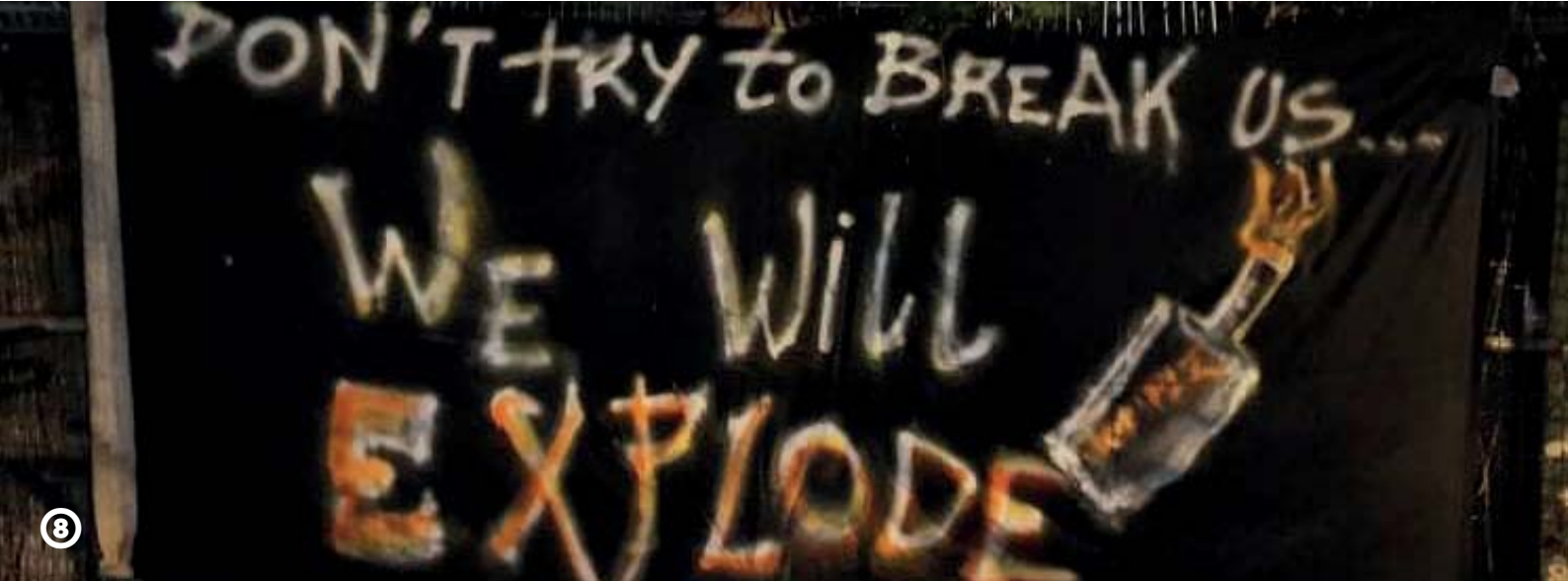
Dans cet ancien hôtel de luxe détruit durant la Seconde Guerre mondiale vivent aujourd'hui des centaines de personnes, qui restaurent l'ancien bâtiment ou qui vivent en *Wagenplatz*. L'histoire de ce squat, le *Köpi*, commence il y a une trentaine d'années, à la chute du mur. Le site comprend aujourd'hui une salle de projection, un bar, des événements y sont organisés et on peut y trouver une aide relative aux questions de logement. Au début des années 2000, le *Köpi* a d'ailleurs été lui-même menacé de fermeture par le rachat du terrain par une banque, mais les militantes et militants d'extrême gauche qui vivent ici ont intenté une action en justice et ont gagné le procès. Certains squats, dont le *Köpi*, sont en effet très structurés et organisés. On y trouve divers profils, dont des avocats et des médecins.

Église Saint-Thomas ⑨

L'Église Saint-Thomas est aujourd'hui impliquée dans l'aide aux personnes réfugiées. Le quartier accueille et aide des migrantes et migrants via certaines structures, mais cela est menacé par la crise du logement : des familles tenant de petits commerces sont expulsées car incapables de payer le loyer qui augmente. D'où le slogan *Wir bleiben alle* (On reste toutes et tous), qui apparaît à certaines fenêtres et devantures du quartier.

Hausprojekt de Mariannenplatz ⑩

Cet ancien hôpital tenu par des nonnes fût endommagé durant la Seconde Guerre mondiale et ensuite racheté par la ville. Berlin-Ouest y aurait bien vu un projet d'autoroute dans les années 1970. C'était sans compter sur les 300 jeunes qui ont occupé le bâtiment et dont une partie est restée, en *Wagenplatz* (sorte de caravanes aménagées), par manque de moyens financiers ou par conviction. Aujourd'hui c'est un lieu non lucratif aux multiples facettes, financé par la mairie, privé par endroits et géré par différentes associations qui ont entre autres comme objet social : l'accueil de jeunes, l'aide aux personnes migrantes, l'art, la restauration, l'apprentissage de la musique et du théâtre.



Arm, aber sexy autrement dit Berlin est « pauvre mais sexy »! Cette déclaration du maire social-démocrate Klaus Wowereit, qui date de 2003, reste d'actualité pour toute une partie de la ville, où traces du passé et engagements actuels cohabitent et contribuent à rendre Berlin unique.

Ce dossier des Territoires de la Mémoire vous invite à découvrir Berlin par le biais du *street art* et les initiatives citoyennes insolites dans le quartier de Kreuzberg. C'est là que, dans les années 1990, différentes idéologies se confrontent et renforcent l'ancrage humaniste de l'endroit au point de le transformer en niche créative, vivante, multiculturelle et militante. Cet engagement s'exprime aujourd'hui dans la lutte contre la gentrification qui menace le quartier et les traces de son foisonnement culturel passé.



CENTRE D'ÉDUCATION
À LA RÉSISTANCE ET À LA CITOYENNETÉ

Adresse administrative : Boulevard de la Sauvenière 33-35
accueil@territoires-memoire.be • www.territoires-memoire.be

Tél. + 32 (0) 4 232 70 60

Fax + 32 (0) 4 232 70 65

*À vous d'écrire
l'histoire !*



www.territoires-memoire.be



www.facebook.com/territoires.memoire

